

enfances à lire



Paulo Rodrigues, traduit du portugais (Brésil) par Philippe Poncet :

Au bord de la ligne

Éditions Folie d'encre, 2010

125 pages

14 €

ISBN 978-2-907337-66-3

Deux frères marchent l'un derrière l'autre sur une ligne de chemin de fer, quelque part au Brésil, en direction du levant, les yeux rivés sur leurs pieds nus parcourant l'acier, concentrés, en équilibre, tendus vers un but. Ils ont décidé de partir à la recherche de leur père. Mais ce père, ils l'ont à peine connu. Pour le narrateur, le plus jeune des deux, ce n'est qu'un mot qu'il entend résonner dans la bouche des autres de manière toute différente qu'en son for intérieur, « est-il concevable que le mot "père" puisse correspondre à quoi que ce soit d'autre que la clameur du vent qui siffle dans la nuit, détruit le toit de la maison et fait battre violemment portes et fenêtres ? ». Pour Mano, son aîné de quatre ans, c'est une image fantasmée qui se confond avec une forme d'injonction – aller de l'avant – ; c'est surtout un motif pour quitter le domicile maternel, une façon de rompre avec un destin tout tracé, de lutter contre le désenchantement, l'ignorance, la servilité.

Car nos deux marcheurs (on ne nous dit pas leur âge, mais on les imagine entre enfance et adolescence) sont ce qu'on appelle là-bas des « gens de la périphérie », c'est-à-dire très pauvres, habitant la grande périphérie des centres urbains, souvent guettés par l'alcoolisme et condamnés à travailler à la cimenterie la plus proche. Ils vivent avec leur mère, leur sœur et leur autre frère dans une pièce unique au sol en ciment, entourés de quelques objets utilitaires tordus et usés. Ils ont appris à manger avec lenteur et application pour tromper leur faim. Ainsi, l'on comprend bien ce que peut signifier pour Mano cette ligne de chemin de fer qui court vers l'horizon, face à cette absence de perspective que ressentent les personnes qu'il côtoie qui n'arrivent plus à envisager un

quelconque changement, ont tué tout espoir en eux, vivant selon des automatismes dictés par la seule nécessité de survivre. Il vaut mieux partir alors à l'aveuglette, aller bravement droit devant soi, sans même rien savoir du lieu auquel les rails sont supposés aboutir.

Le narrateur se sent indissociablement lié à son frère dont la présence l'a toujours rassuré. Mano représente pour lui un sage et un guide, celui qui ne dévie pas et ne se laisse pas abattre. « Aussi loin que je me souviens, j'ai toujours éprouvé auprès de lui une sensation de chaleur, bien plus intense que le rayonnement du soleil sur ma peau. [...] Je me souviens que souvent, dans la cour de notre maison, je me suspendais la tête en bas à une branche de goyavier, oppressé par une masse de pensées incompréhensibles, la bouche ouverte comme celle d'un cochon pendu, oppressé par une nausée qui tournoyait dans ma gorge. Il suffisait que Mano rentre pour que subitement, je me retrouve en train de l'aider à fixer les hamacs, comme si de rien n'était ». Marcher dans ses pas, se perdre avec lui sur ces rails dans une quête improbable est devenu la seule chose qui compte.

Pourtant le passé l'habite davantage que l'avenir, cet avenir incertain en compagnie d'un père inconnu, et ses yeux se lassent vite de fixer le seul point de fuite autorisé pour préférer vagabonder sur les bas-côtés. Marcher fait remonter en lui bien des souvenirs, celui de la rencontre près d'un lac par un jour de grande chaleur, au milieu des massettes et des jujubiers, d'une petite fille au regard brillant venue chercher refuge auprès de lui le temps d'un coup de tonnerre ; celui de la Mère-Grand conteuse d'histoires, qui lui a enseigné à voir la beauté au revers de chaque chose ; celui du jardin dont il connaît intimement chaque arbre, dont il aime la terre fertile, les fruits savoureux. Est-ce tout cela qui fait naître en lui le désir de prendre un jour une voie secondaire ? Cela lui vaut une giflette et lui fait prendre conscience que quelque chose de nouveau germe en lui, qui proteste et s'oppose. Pourquoi voit-il des failles entamer la forteresse incarnée par Mano, comment se

enfance à lire

peut-il qu'il remarque chez lui des doutes, des contradictions qu'il n'avait pas soupçonnés auparavant ? Une rencontre décisive finira de mettre à jour les différences de caractères entre les frères, achevant de sceller cette rupture. « Nous nous regardâmes droit dans les yeux pour la première fois et nous séparâmes sans même nous serrer la main. Je le suivis des yeux, sautillant comiquement par-dessus les traverses, jusqu'à ce qu'il disparaisse, passée la première courbe. Comme il était douloureux de le voir cheminer seul, le dos voûté, les épaules secouées par l'impact de ses talons martelant les traverses. »

Ce court roman d'apprentissage dont le héros est devenu adulte – bien des sentiments sont exprimés et analysés rétrospectivement et d'une manière dont l'enfant aurait de toute façon été incapable – est l'histoire douloureuse d'une séparation, tout autant que la description de l'émergence d'une individualité, d'une nouvelle naissance passant par la connaissance de soi. Ce *road movie* prend nettement des allures de parabole. Deux conceptions du monde radicalisées et incarnées par les deux frères se font face : la ligne droite, l'intransigeance de l'un, le chemin de traverse, la distraction rêveuse de l'autre, la vision limpide et permanente des disparités sociales et des rapports de classe, la priorité accordée au contact avec la nature, l'avancée inconditionnelle vers un futur meilleur, le séjour fait de compromis en un jardin clos. La musette de Mano qui semblait à l'enfant « contenir le poids d'une énigme que lui et lui seul était capable de résoudre » s'est progressivement vidée au fil de la marche ; à la fin du roman, le narrateur possède désormais lui aussi sa façon personnelle de répondre à l'énigme du monde : « mon propre monde m'appartenait, tout entier contenu dans un jardin. [...] Innocemment je pensais que nous pouvions être heureux là où nous étions, il nous suffisait de rester solidaires. Je ne possédais pas l'énergie suffisante pour convaincre Mano de renoncer à son grand projet. Lui redonner l'envie de goûter chaque saveur particulière, humer de nouveau chaque odeur, réintroduire le sens autant que la valeur de choses minuscules et la relation

que chacune d'entre elles entretenait avec notre histoire personnelle ».

Nous ne savons de l'auteur que ce qu'il en est dit sur le rabat de la couverture du livre : Paulo Rodrigues est né en 1948 dans la grande banlieue de São Paulo, a quitté l'école à six ans pour aider sa mère à subvenir aux besoins de la famille, à la mort de son père. Il est donc lui aussi « de la périphérie », mais rien ne permet de dire qu'il serait le petit frère, compagnon de route et disciple admiratif de Mano.

Bien que séparés à jamais, peut-être chacun des frères garde-t-il en son cœur, dans la solitude de son existence, la promesse que l'un avait faite à l'autre de le conduire un jour, quand il aurait grandi, jusqu'à une grotte gigantesque où repose la lune dans son berceau : « Alors nous assisterions tous les deux au merveilleux spectacle de sa naissance et de son élévation vers la voûte céleste. »

Françoise Le Bouar